Si vous pouvez lire ce texte, c'est que vous n'êtes pas abonné(e). Qu'attendez-vous pour le faire? Frs 25.- au CCP 10-220 94-5



«Strč prst skrz krk!»

(Enfonce-toi le doigt dans la gorge, en tchèque)

14 octobre 2000 paraît six fois par an quatorzième année

Volatile tropical

Un canard à bosse dans les dunes

aux lettres le lundi ou le mardi: le Journal du jeu di vient du Burkina Faso.

«Hebdromadaire satirique», il arbore sur la page de couverture sa mascotte -souriant comme un bossu– et sa devi-se: «Lira bien qui lira le der-

Cela fait neuf ans que le Journal du jeudi investigue. raille, révèle, persiste à mander des comptes. C'est que des affaires restent non résolues, comme la mort du journaliste Norbert Zongo... et celle de Sankara. Mais qui donc a «fait» le président cha-rismatique? L'actuel prési-dent Blaise Campaoré? Ces assassinats spectaculaires ne sont pourtant que la pointe de la dune, et «la vie humaine est devenue une chose trop banale au Burkina. Ces dernières an nées, plus de 96 personnes sont mortes assassinées pour des raisons essentiellement politiques.»

Des grimpions à bonnet

Les traditions ancestrales sont également malmenées par les combats politiques: «Au cours de l'année 2000, une succession de faits ont discrédité sérieusement les chefs coutumiers, au point qu'on peut se demander si, de nos jours, les hommes au bon net méritent encore la considé

Le Maître-coq

et ses recettes

au format QuickTime.

«La pourlarde au gros sel»

dès maintenant sur http://www.distinction.ch

étonnantes



Journal du Jeudi 01 BP 3654 Ouagadougou 01, Burkina Faso 200 francs CFA le numéro

ration qui est la leur. Assuré ment non, car les chefs tradi tionnels ont, dans leur grande majorité, prostitué la fonction au point qu'elle est devenue une échelle de promotion indi viduelle (...), les chefs ont déli bérément opté d'être des relais des partis politiques.»

Toutes les affaires et les débats que ce Canard enchaîné du Sahel éclaire ne sont pas aisément compréhensibles pour qui lit en Suisse romande. Le JJ est cependant une source à privilégier pour qui veut apprendre sur le mode de vie des Burkinabés.

Toujours aussi toqué, le chef!

Désormais

sur Internet

en vidéo

Dans la rubrique «Média culpa»: «Au Burkina, la pub est partout. Mais elle ne passe pas par la télévision, le petit écran reste un objet pour pri vilégiés. Elle ne passe pas non plus par les journaux qui ne touchent guère une population rurale, certes majoritaire dans le pays mais qui reste lar gement illettrée. L'affiche n'est pas non plus son principal vecteur. Les panneaux publi citaires grand format sont peu nombreux dans les grandes villes et quasi inexistants dans nos provinces. Non, au Burkina, la pub passe surtout par l'objet. Boîtes d'allumet tes, T-shirt, casquettes, plats, paniers en plastique, briquets tout est bon pour vanter les mérites de tel produit ou de tel homme politique.»

Megd' de Megd'

Parmi les rubriques régulières, une me ravit particulière-ment : «Megd'alors». Chronique de la vie quotidienne au Burkina Faso, elle renseigne sur les actualités chaudes ou les malheurs du petit peuple, en proie aux mobylettes en panne chronique, aux flics qui pratiquent un système d'amende... assez personnel et personnalisé, à la difficulté de joindre les deux bouts, et comble du pire de tout, à la Guiness pas fraîche! Parfois la coupe est pleine:

«Et si je foutais le camp? Une bonne fois pour toutes. J'en ai marre de ce continent de megd'. Je revendrais ma P50 [mobylette]; je récupérerais les consignes de mon stock de bouteilles vides de guigui et j'achèterasi un billet d'avion.»

La conclusion revient, lancinante, coléreuse et désappoin-

tée : «Megd'alors!» Et puis, certaines informa-tions locales ne sont pas à dédaigner. Le lecteur est rensei-gné sur quelles pharmacies sont de garde: du 23 au 30 septembre, à Bobo-Dioulasso, par exemple, il s'agis-sait des pharmacies Espéran-ce, Nazouki, Soudia et Souli-

Munis d'une Guiness bien fraîche -ou d'une «sucrerie»allez donc faire un tour sur www.journaldujeudi.com.

Belle cohérence

Certains renoncent d'ores et déià à la syntaxe française

Assez baragouiné: priorité à l'anglais!

J'espère à la Suisse cette même dose de réalisme et de pragmatisme dans le débat qui l'agite actuellement...

Michel Danthe, titre et avant-dernier paragraphe de l'éditorial, in Construire, 26 septembre 2000



LA DISTINCTION

Publication bimestrielle de l'Institut pour la Promotion de la Distinction case postale 465 1000 Lausanne 9

Y-mêle: La.Distinction@bluewin.ch Vouèbe: www.distinction.ch

Abonnement: Frs 25.– au CCP 10–22094–5 Prix au numéro: Suisse: 4.35 francs France: 18.25 francs Belgique: 99 francs Europe hors-CH: 2.90 €

Collaborèrent à ce numéro: Jean-Frédéric Bonzon Anne Bourquin Büchi Théo Dufilo Popol Holster Martin Lasino Maud Luisier Gil Meyer Henry Meyer Claude Pahud Vivette Perret arcelle Rey-Gamay Glen Runciter Laurent Sambo Schüp Cédric Suillot



«Mais i'essaie d'être positive. A un moment donné, si on reste bloqué, on n'avance plus.»

Francine Jeanprêtre, locomotive gouvernementale vaudoise. in La Liberté, 24 juin 2000 «...les entités territoriales créées dans la logique de la société indus -

trielle ne résistent pas telles quelles à la société de l'information et à la mondialisation des échanges. Elles ne disparaissent pas, loin de là. (...) mais elles évoluent, cherchent l'air autrement, se lovent telles des ami bes dans de nouvelles opportuni

> Joëlle Kuntz, éditorialiste, in Le Temps, 29 août 2000

«Proxénétisme et trafic de droque. L'Italie est une pépinière dans le domaine. Tout un pan de la prosti tution se déroule dans les parcs pu blics et les forêts proches des grands axes routiers»

Martin Killias, prof. de criminologie à l'Université de Lausanne,

in Allez savoir!, juin 2000 «L'avenir n'a jamais cessé de s'im planter dans le Nord vaudois. Au seuil du siècle nouveau, rien n'a changé sur ce plan.»

D. A., sans autre précision, in Supplément économique du Nord vaudois, 7 septembre 2000 «Moi. i'ai vécu toute la journée à l'intérieur de mes troupes»

André Dousse, colonel supra RSR1, 8 septembre. 2000, 12h42 «La Municipalité devrait donner un coup d'accélérateur au frein aux dé -

Dino Venezia, élu libéral, Conseil communal de Lausanne, séance du 27 juin 2000, 20h22 «Le rouleau compresseur zurichois a de nouveau frappé.»

Michel Eymann, journaliste, supra RSR1, 19 septembre 2000, 18h25



Une coopérative autogérée, alternative. Une librairie indépendante, spécialisée en sciences sociales et ouverte sur d'autres domaines. Un service efficace et rapide. Un rabais de 10 % aux étudiants

et de 5 % à ses coopérateurs.

LIBRAIRIE BASTA! Petit-Rocher 4, 1003 Lausanne, Tél./fax: 625 52 34 / E-mail: basta@vtx.ch Ouvertures: LU 13h30-18h30, MA-VE 9h00-12h30, 13h30-18h30, SA 9h00-16h00 Librairie Basta! - Dorigny, BFSH 2, 1015 Lausanne, Tél./fax/répondeur 691 39 37

Ouvertures: du lundi au vendredi, de 8h30 à 17h30

Viens, femme, te rasseoir sur le banc...







 $_{L}^{A}$ $_{D}^{ISTINCTION} - 1$

Courrier des lecteurs

Témoignage

Pour revenir sur une ques tion qui agitait ces mêmes colonnes au printemps, j'ai à dire que je suis en bonne position pour trancher dans la question de savoir si Maud et Bertrand ont conclu oui ou non. Comme je le faisais remarquer au Chef du Patrimoine Végétal de notre beau Parc de Mon-Repos (qui ne l'est pas de tout), celle-ci court nettement plus vite et plus gracieusement que celui-là, toujours râlant et peu vigousse. Tandis que je nettoie la cage des perroquets, je les vois régulièrement passer et je vous le

dis: il la rattrapera jamais.

Marcel Bellebottes,
Chef du Patrimoine Avicole
du Parc de Mon-Repos,
à Lausanne

Émotions trop fortes

Vous auriez pu prévenir, tout de même! *Le calme plat*, c'est le seul feuilleton que je laisse lire à mon arrière grand aïeul, né en 1837, un homme charmant mais qui souffre du cœur, à tel point que même la vue d'un sucre qui fond dans le thé lui donne des palpita tions. Après la lecture du dernier épisode, deux semaines de réanimation! Qu'y trouvait-on décrit? «La flotte japonaise en train de torpiller les cuirassés russes dans la rade de Tsushima». Bien que cette scène soit brodée sur des robes de chambre en soie pendouillant dans une salle bain de l'Hôtel de la Paix, elle n'en est pas moins d'une poignante intensité dramati que et je vous prierais de dorénavant songez aux personnes sensibles qui vous lisent

Rosemarie Cake,

Mise au net

Madame, Monsieur,

C'est fini. Vous avez vaillamment résisté, mais vous avez succombé. Tant pis pour vous... et pour nous. Minables Gaulois réductibles, vous avez cédé aux sirènes de la masse des médias que vous mettiez tant de malice à épingler tous les mois de décembre.

Eh oui! L'autre dimanche, en visite chez des amis, quelle ne fut pas ma surprise de les voir allumer leur télévision d'un air de conspirateurs souriants, manifestement heureux de l'excellente surprise qu'ils allaient me faire

Croyant me faire plaisir, ils voulaient me montrer que l'on parlait de ma chère *Dis-tinction* à la télé. Que l'on y évoquait ce grand prix qui illumine la sombre ville éclairée au néon décembral.

Comme nous en étions au potage lorsque le petit écran làcha son ignoble pet concernant la Distinction et le Prix du maire de Champignac (auquel j'ai eu, deux fois déjà, le bonheur d'être associé), j'ai craché dans la soupe, au sens littéral du terme. Je le fais ici, au sens figuré.

Quelle désolation! Vous vous êtes rangés. Vous vous êtes tassés. Vous jouez votre partie flagorneuse dans le concert médiatique de la pseudo-information et du divertissement sensationnel. Vous n'êtes plus le grain de sable qui nous rappelait la plage sous les pavés de la place de tous les hôtels de ville, de

tous les palais cantonaux et fédéraux; vous voilà devenus une goutte d'huile dans les rouages de l'industrie culturelle. Fossoyeurs fossilisés, vous avez asséché l'oasis champignacienne qui oignait les fêtes glacées et les cadeaux fâcheux. Vous avez tout cassé. Vous vous faites les victimes consentantes d'un système qui va vous lâcher sitôt qu'il vous aura éculés (et je pèse mes mots, et le nombre «n» de lettres que j'y mets).

Déià qu'une fois une de vos lectrices m'avait pris à partie en me traitant de petit à cravate et en insinuant que j'étais phallocratique. Cela avait été dur à avaler. Alors Mme Lotte Petitkul plus les présentateurs de la télé, c'est trop! Je ne viendrai plus jamais à vos congrès, à teries. Une page de l'histoire une page de ma vie se tourne Veuillez agréer, Monsieur le rédacteur, l'expression de mes sentiments trahis et offensés, et celle d'une amertume bien compréhensible de la part de quelqu'un qui s'est tant dévoué pour la cause du

champignacisme.

J. H. Benest-Berney,
toujours amodiateur mais
bien amoindri

Mise en plis

Vous êtes jolis à la télé, mais vous avez un peu trop d'accent et vous êtes mal habillés. Dommage que vous n'ayez pas invité Jean-Marc Richard. Il aurait pu vous donner des conseils, pour la parlote et pour les costumes. Berthe Ménartro et Daniela Merre

Mise en scène

Ce n'est pas trop tôt. Bientôt cinq ans ! Cinq ans que je vous écrivais. Pour vous inciter à faire preuve d'audace. D'un peu plus d'audace. Et en fin vous y êtes. Vous vous y êtes mis. Vous m'avez écouté. Et entendu. Et vous voilà branchés. Câblés. Télévisés. C'était le moment.

Maintenant continuez! Exigez une retransmission en direct de la cérémonie. Du Grand Prix. De Champignac. Et pourquoi pas en Eurovision. Ou en prélude au concours. De la chanson.

Si cela peut vous encourager: si la télé est là en décembre, à la remise du prix, je viendrai. Je ferai un discours. À la fois profond et hors d'haleine. Car j'aime bien passer à la télé. Moi aussi.

Bertil Pilet-Gallaz

Démasqués!

Dans le courrier des lecteurs de votre dernière édition (n° 79, 2 septembre 2000), vous avez publié une lettre de Y. J. Dipoux qui critiquait –bien à raison— une nomination au Prix du Maire de Champignac parue dans ce même numéro 79. La preuve est faite: votre courrier des lecteurs est totalement truqué! Et d'ailleurs, je refuse d'y participer plus longtemps!

[la signature manque]
Toutes nos excuses à ce
lecteur, dont la lettre pleine de sagacité aurait dû
paraître dans le n° 76 déjà.
Nous avons en effet accumulé un retard regrettable
dans la publication de notre abondant courrier.

[réd.]

Danger: fractures de neurones



"«le l'aime bien, notre drapeau suisse, et je ne voudrais pas qu'on le change. De plus, le rouge est l'une des mes couleurs préférées. Le drapeau est par ailleurs un des éléments principaux du logo d'Expo.o.2. Sa forme et ses couleurs me font évidemment penser au drapeau de la Croix-Rouge et à sa vocation humanitaire. J'apprécie également le côté abstrait de son graphisme qui permet plusieurs interprétations.»

Nelly Wenger, in Construire, 25 juillet 2000

Je crois que ces groupuscules ne sont pas dangereux dans la mesure où leur base intellectuelle est absolument nulle.

Pascal Couchepin, in *Construire*, 29 août 2000

«De ce fait, le vote des délégués devrait nous amener à une nouvelle lecture. La base a choisi de soutenir l'initiative parce qu'elle pense représenter l'opinion majoritaire du peuple suisse. Mais si l'initiative échoue, cela démontrera qu'en fait, la base de l'UDC, parti populaire, n'est pas en accord avec le peuple.»



André Bugnon, onseiller national UDC-VD, in *Le Courrier*, 21 août 2000 Car l'Australie, en réalité, ést de l'autre côté de la terre, à l'envers de notre monde – ses habitants



J.-C. Aeschlimann, rédacteur en chef, in *Coopération*, 6 septembre 2000

Chronique de l'excitation lexicale

Minute métonymique

anabaptiste et l'anachorète dissertaient ensemble, en mâchonnant une bouillie d'ananas et de fruits d'anacardier. Après moult analyses sur l'usage d'anabolisants et la permanence de l'analphabétisme, ils en vinrent à causer anatomie et à faire l'anamnèse de leurs fantasmes -mais évidemment à leur manière... analogique: ils n'en étaient pas, et de loin, à se refiler en ricanant des anaglyphes de nanas ou des anapestes anacréontiques. Leur manière de faire passait plutôt par l'anathème: chez eux, l'excitation dépendait de l'anaphrodisie.

Soyons juste: c'était le premier, assez «phase anale», qui anaphorisait le sexe pour le condamner. À probable fin d'analgésie, il ne pensait qu'à ça, il se faisait l'anagnoste du péché, et voyait partout ce qu'il appelait le mal—ce qui l'obligeait à en parler tout le temps, en une sorte d'anacoluthe mentale ou d'anagogie à rebours: l'anamorphose du sexe sur la terre comme au ciel, quoi. On se trouve les anallergiques qu'on peut—sans compter que ce sujet le faisait friser l'anarthrie...

L'anachorète, lui, n'avait rien de l'âne, ah non! En lui l'amour n'était pas en anaérobie et la musique n'en restait pas à l'anacrou se. Il avait compris ce que sont les anatoxines et ne voyait que trop bien les vertus analeptiques de ce que son collègue faisait passer pour vice. Et surtout, avant tout, un analogon magnifique matérialisait pour lui l'engeance féminine, infernale et divine: «la» femme était une femme, anastrale et callipyge, la belle Ana, l'Espagnole. Il savait que sur son nom, on ne fait guère d'anagramme, et sentait confusément que sur Ana il aurait fait autre chose. Sur son ventre d'Aphrodite il aurait joué l'anatife. Lecteur d'Ajar, il l'aurait affublée d'un anaconda, câlin plus gros que le piteux python -et, piètre zoologue, aurait prié qu'aucun anavenin n'existe. Économiste, il aurait bien amassé ces anatocismes-là

Il se voyait, anachronique et mélancolique, offrant une ancolie et un ana de sa vie à Ana, et recevoir d'elle un baiser de reconnaissance, fougueux et anarchi-

T.D

Les apocryphes



Dans ce numéro, nous insérons la critique entière ou la simple mention d'un livre ou d'une création, voire d'un auteur, qui n'existe pas, pas du tout ou pas encore.
Ce feuilleton sème l'effroi et la

Ce feuilleton sème l'effroi et la consternation depuis plusieurs années chez les libraires, les enseignants et les journalistes. Nous le poursuivons donc.

Celui ou celle qui découvre l'imposture gagne un splendide abonnement gratuit à *La Distinction* et le droit imprescriptible d'écrire la critique d'un ouvrage inexistant.

Dans notre dernière édition, l'ouvrage de la prétendue Hildegard Perpiñan, Terroristes de la normalité, était une pure imposture, manifestement dictée par une vision archaïque des comportements sociaux helvétiques et des présupposés méthodologiques navrants qui nuisent à la crédibilité des sciences humaines.

LES ÉLUS LUS (LII)

Guéguerre de position

e président de la Confédération vient de s'en prendre violemment aux organisateurs de l'exposition nationale... au nom du Département de la défense, de la protection de la population et des sports dont il est le chef. Il leur reproche d'avoir placé le site de l'armée à Meyriez, trop loin de l'arteplage de Morat.



Cet éloignement n'est évidemment qu'un prétexte puisque cette localité fait partie de l'agglomération moratoise. Il faut donc chercher ailleurs les raisons de cette grogne subite. Voici quelques hypothèses:

O Les militaires veulent absolument être à Morat pour des rejons continentales.

O Les militaires veulent absolument place des rejons continentales.

des raisons sentimentales:

– par nostalgie des temps
heureux où l'objectif de l'armée n'était pas d'éviter le
comhat.

combat,

- à cause du souvenir des
Zwiebacks Roland trempés
dans le chocolat chaud le matin, avant d'aller à l'école, et
qu'il fallait retirer juste
avant qu'ils ne se désagrègent.

❷ Les militaires ne veulent pas être à Meyriez. La proximité du Vieux Manoir gêne les plus fortunés d'entre eux qui ont l'habitude d'y prendre après les grandes manœuvres un repos du guerrier bien mérité mais dans des bras illégitimes.

❸ Les militaires essaient de se faire évincer de l'Expo.02. Tout bien réfléchi, le projet de chantier naval «destiné à être un lieu de dialogue sur le rôle de la Suisse à l'intérieur de l'Europe et du monde» ne correspond pas à leurs capacités:

- ils manquent d'expérience dans la construction de bateaux, (lacune qui s'explique par l'absence regrettable de marine de guerre suisse) - leur aptitude au dialogue

- leur aptitude au dialogue et à l'ouverture au monde n'est pas suffisante. À l'appui de cette thèse, la phrase du même chef de la défense en 1998: «Les droits de

1998: «Les droits de l'homme en Chine, ce n'est pas l'affaire d'un ministre de la Défense.»

• Les militaires souhaitent prendre en mains toute l'Expo 02:

l'Expo.02:

pour la sauver des eaux, ce qui permettrait de reprendre les démonstrations de chars et d'avions de combat dont le public est si

- pour prouver leur efficacité (qui n'a jamais pu être démontrée sur le terrain, faute d'envahisseur) et ainsi envisager sereinement la privatisation de l'armée après celles des CFF, de Swisscom et de la Poste,

- parce que c'est une af-

6 Les militaires souhaitent la suppression de l'Expo.02. Selon eux, l'existence d'une institution dont les responsables ne sont pas élus par le peuple, dont les buts sont de moins en moins clairs et les résultats de plus en plus incertains, qui coûte des fortunes et qui de surcroît accumule les dysfonctionnements doit être remise sérieusement en question.



Xiquez sur l'image pour le télécharger en ha ute définition. Iomy this page is under construction

> La page en chantier du chantier du chantier naval d'Expo.02

Viens, femme, te rasseoir sur le banc...



hâtivement froissé dans la poubelle et le basketteur, il y a un monde de trad'apprentissage du ges te. Courir, viser, lancer, panier, courir, viser, lancer, panier, et ainsi de suite jusqu'à atteindre un mouvement parfait d'une légèreté et d'une élégance à couper le souffle

Le quatrième roman de Pascale Kramer, Les Vivants, est un peu comme ce lancer idéal, qui ne doit plus rien au ha-sard. Après *Manu*, premier roman torride et flambovant. les deux suivants, Bateau sec et Onze ans plus tard, furent deux récits intéressants, touchants, mais qui gardaient peut-être une architecture trop apparente, une marque de fabrication évidente ou quelque chose d'autre qui ca-chait la magie tragique de l'imaginaire kramerien. Il est facile semble-t-il par les temps qui courent d'écrire un premier roman, –plus de 500 pour la rentrée littéraire en France, facile d'être un gratte-papier considéré comme le meilleur viseur de poubelle de l'étage. Mais réussir un quatrième roman c'est autre chose; c'est accéder au statut de romancier, là où plus rien n'est dû au hasard, le «métier» est digéré, il de vient imperceptible.

L'histoire des Vivants se joue dans un lieu quelconque, un lieu «entre deux», une station-service désaffectée. plantée au bord d'une route

BEIGBEDER

99 F

Frédéric Beigbeder

Grasset, août 2000, 281 p., Frs 30.-

blie sans trop d'états d'âme chaque semaine.

99 francs commence en fanfare: description minutieuse du par-

cours d'un «créatif» publicitaire; vie, mœurs et langage (une trouvaille: la «gustativité» d'un produit) des wonderboys mo-

dernes. On se régale de l'aspect «témoignage du vécu». Mais,

très vite, l'envol patine dans le yogourt (normal, il est question d'une campagne de pub pour du fromage blanc) et la fin s'avère

carrément ennuveuse, hésitant entre une enième dénonciation

L'auteur «possède» un lectorat potentiel gigantesque, s'il faut croire que les millions de concierges qui achètent *Voici* lisent la page de cri-

tique littéraire, plutôt réjouissante, qu'il v pu-

99 francs

mère habitent là, le père est parti depuis longtemps déjà; devant la maison les colonnes d'essence sont à moitié arrachées. C'est le 8 mai, jour de fête. Louise, la grande sœur bien-aimée vient passer quelques jours de vacances, accompagnée par ses deux en-fants et son mari Vincent. Il y a beaucoup de colère silencieuse entre la famille de Louise et celle de Vincent: «Benoît hésita à descendre la rejoindre mais ne trouva pas le courage de secouer sa som nolence... Il entendait sa mère déplacer les tabourets de la cuisine et donner des coups de balai contre les plinthes avec sa brusquerie des jours de fa tigue. Les rares visites de cette petite famille de hasard ravi vaient d'anciennes contrarié -tés dont elle ne s'était jamais défaite. Vincent lui déplaisait; elle ne lui pardonnait pas d'avoir mis Louise enceinte à 16 ans en partie pour faire parler de lui dans le quartier. Le bonheur pourtant radieux de sa fille offensait son bon

nationale juste avant une

mais pu aimer les petits tout à La mort, un début

sens; elle ne s'était jamais ca chée d'avoir espéré jusqu'au bout que le bébé ne survive

pas, ni plus tard de n'avoir ja

fait sans rancune.

Pascale Kramer semble fascinée par la mort violente. Présente dans chacun de ses livres, elle arrivait toujours et insupportable à la mesquinerie des personnages, réponse atroce à l'égoïsme, la veulerie ou à de minables trahi-

Dans Les Vivants, la mort des enfants lors d'un accident arrive très vite, comme une fatalité. Elle n'est pas un point final, elle est un début. Elle oblige ceux qui restent à s'affronter. Eux qui n'ont jamais su se parler quand tout allait bien n'ont pas plus de mots pour se dire la douleur, la détresse, la culpabilité. Ils se côtoient et se déchirent en un huis clos étouffant qui durera toutes les vacances d'été pour se terminer avec les premières pluies de septembre.

Intolérance entre herbes folles et papiers gras, c'est au bord d'un terrain en friche. métaphore de l'inculture émotionnelle des personnages, que ce drame impalpable va se jouer. Dans ce monde improbable, ce lieu tampon en-tre ville et campagne, le destin de chacun s'accomplira. leurs vies changeront définitivement, les cartes seront re-

Le récit, articulé du point de vue de Benoît, met en scène les personnages en se canton nant à décrire avec une minutie d'éthologue leurs com-portements. «Louise les obser vait depuis le seuil de la por te, une main en visière et un pied levé comme un héron sous sa jupe en jean. Vincent qui avait mis une chemise re

veux, la tenait par le bout des doigts. En un sens, cette visite était une bonne chose, dans la mesure où elle remettait de l'ordre dans la vie de chaos qu'ils menaient tous les qua tre depuis maintenant plus d'un mois.»

Benoît ne pose jamais de questions, il ne demande pas à Louise ou Vincent ce qu'ils pensent, et avec une grande discipline dans son écriture, Pascale Kramer ne déroge pas à cette règle. Cette rigueur crée un effet étrange pour le lecteur. Il ne peut, à l'instar de Benoît, qu'assister impuissant aux déchirements des personnages, il n'en saura ni plus ni moins.

Au fil des pages, au fil des tensions et des silences, quelque chose d'autre se dessine grandit. On sent sourdre en soi une grande compassion pour les acteurs de ce drame ordinaire. Ils sont plutôt minables lâches ce ne sont nas des héros ni des martyrs, mais ils se débattent et fin a lement nous ressemblent beaucoup, ils sont vivants.

ARR



Les Vivants Calmann-Lévy, août 2000, 202 p., Frs 31.

assée et s'était lavé les che

Comprendre les médias

«Nous avons l'impression de lancer le journal d'une nouvelle génération. C'est très stimulant et nous avons tous un nœud au ventre,»

> Jean-Philippe Ceppi, rédacteur en chef de dimanche.ch in Le Temps, 27 novembre 1999

«Nous ferons du haut de gamme...»

Christophe Passer et Renata Libal, rédacteurs en chef adjoints de dimanche.ch, in Le Temps, 27 novembre 1999

«Nous adapterons progressivement le prix en fonction du succès, mais il ne dépassera jamais deux francs.»

Gilles Marchand, alors directeur de Ringier Romandie, société éditrice de dimanche.ch, in Le Temps, 27 novembre 1999

Demain prostitution: iolis seins et bien membré dimanche ch

Manchette, dimanche.ch, 1er octobre 2000. toujours en vente au prix de Fr. 1.-

de l'horreur économique et le pur film *gore*. Les jeunes cyniques d'aujourd'hui sont les vieux moralistes de demain. Reste une stratégie de promotion d'enfer, partie intégrante de l'ouvrage. Vêtu de sincérité et d'un regard myope, Beigbeder a fait de l'épate-Pivot en dénonçant «de l'intérieur» les méfaits de la pub (et honorablement tenu le rôle du punching-ball face à

Christine «killer» Angot). L'auteur et son Grasset d'éditeur se sont payé une pub en une du *Monde des Livres* (15 septembre) pour la truffer d'auto-louanges, du style «"Le meilleur Beigbeder" (Frédéric Beigbeder, Voici)». Et puis, il y a ce titre. Résumer un livre à son prix, faire de la couverture une étiquette de supermarché, partir à la conquête d'un prix (on chuchote que le Goncourt, peut-être...) au moyen d'une pure valeur marchande. Pourtant le marketing a ses limites : que vaudra cette débauche des colossales astuces en édition de poche, en version club de lecture, au Québec, en Belgique ou en Suisse romande? Quatre sous, pas beaucoup plus. (J.-F. B.)

Viens, femme, te rasseoir sur le banc...







Nouvelles de la Frontière



Armistead Maupin

Chroniques de San Francisco 10/18, mars 2000, 2 vol. parus, 380 p., Frs 16.40

San Francisco donc. Quelques personnages de toutes provenances ont en commun une même adresse: 28, Barbary Lane. Les péripéties de cette cohabitation font découvrir au lecteur une population à la traditionnelle hospitalité mais aux mœurs étranges: les Californiens des années septan-

te irréductiblement distincts des Middle-Westiens des New-Yorkais et même des habitants du reste de la planète, tous confondus en une universelle plouctitude.

Cette sorte de *Friends* pour adultes fut publiée en feuilleton dans le *San Francisco Chronicle*. Elle conserve la fraîcheur et le charme du genre: suspense, rebondissements, va-et-vient indolent autant qu'ironique entre les personnages (comme dans les meilleurs films d'Altman, croisements des situations et des tempéraments. L'auteur cultive les références au quotidien des Californiens, avec un goût marqué pour les shows télévisés, les gadgets et les marques, à tel point que ses descriptions ne sont pas sans évoquer le catalogue Jelmoli.

Au plaisir du récit en épisodes s'ajoute la découverte d'une nou-velle règle narrative à laquelle il faudra bien s'habituer, puisqu'elle semble se répandre à grande vitesse. Désormais les personnages de fiction n'existeront plus que dans deux dimensions: l'ethnique et la sexuelle. Tous les autres aspects de la vie, professionnels, sociaux, psychologiques ou que sais-je enco-re, se réduiront à ces critères-là ou disparaîtront, comme frappés de ringardise.

Chez Maupin, un Californien de papier se définit par sa couleur (blanc, noir ou jaune) ou par sa teinte, combinaison originale des coloris de base (par ex. les parents blancs d'une comédienne devenue artificiellement noire pour assurer sa carrière ou les jumeaux asiatiques nés dans une famille bien *upper-upper-class* par les effets d'un adultère de hasard). La même joyeuse variété règne dans le domaine des goûts et des pratiques sexuelles. Aux deux sexes physiologiques et aux trois combinaisons traditionnelles (homo-hétéro-bi) viennent s'ajouter tous les passages possibles (y compris les allers retours) entre l'un et l'autre de ces sexes et/ou de ces combinaisons.

En partant ainsi d'éléments aisément accessibles au simple morse trouve contourné un écueil sur lequel Balzac, Émile Zola et Walt Disney avaient sombré: comment se doter d'un réservoir illimité de personnages distincts et pittoresques. (J.-F. B.)



Michael Moore Dégraissez-moi ça! La Découverte, avril 2000, 211 p., Frs 30.50

L'anti-américanisme primaire est devenu de nos jours un vilain péché. Innombrables sont les clercs européens qui nous disent qu'il est immoral, anachronique ou carrément fascisant de se moquer de la citadelle impérialiste. Au-

tant de raisons pour recommander en toute bonne conscience la lecture de cette «petite balade dans le cauchemar américain», rédigée par un natif d'Outre-Atlantique, un traître au paradis. Né à Flint (Michigan), fils d'ouvrier et ouvrier licencié lui-même par l'industrie automobile, Michael Moore a d'abord raconté son expérience dans un film admirable, $Roger\ et\ moi\ -$ à ne pas confondre avec Roger the Rabbit- qui narre ses tentatives, infructueuses, pour rencontrer le patron de General Motors.

D'autres films et quelques livres ont suivi. Gros, mal habillé, vulgaire, lourdingue, Moore est un vrai cau-chemar pour téléspectateur de CNN. Avec mauvais goût et mauvais esprit, il accumule dans ce recueil d'articles les analy ses et les propositions les plus saugrenues pour faire surgir l'abses et les propositions les pius saugrenues pour laire suigni au-surdité nord-américaine: «Comment remercier un salarié», «Cinq façons ingénieuses d'entrer aux États-Unis», «Tout ce qu'il y a de mauvais dans ce pays vient de Californie», «Délocalisons Washington à Tijuana», «Plan de pillage à Beverly Hills». Le gros rire pour démasquer le big business, sans xénophobie et sans démagogie antiétatique.

Une citation, pour donner envie d'en lire plus: «Tous ces dis cours sur le "grand miracle économique" sont la plus formidable opération de propagande depuis que Reagan a essayé de faire passer le ketchup pour un légume frais.» (J.-F. B.)

Faits de société

Une famille valaisanne emmurée dans son abri de Protection civile depuis près d'un demi-siècle parvient enfin à communiquer avec l'extérieur

Chacun sait que ce monsieur est un pourfendeur invétéré de trutes nos institutions. Sous couvert d'esprit, il se permet des critiques acé-rées dont beaucoup de nos concluyens s'irritent en serret. La croix lui est pesante? Imaginons qu'un Suisse vienne critiquer à Moscou le marteau et la faurille? Quel sort lui seruit réservé?

Avec nos melleures salutations. MARC IT MADELEINS ANTORIOLI

Courrier des lecteurs de Construire, 15 août 2000



Marcel Schwob, lecteur et acteur de Stevenson

est bien agréable d'aimer Stevenson, car son entourage fourmille de gens formidables. Il y a Fanny sa femme, son cousin Bob et bon nombre d'écrivains qui gravitent en amont et en aval de son œuvre. Dans cette galaxie stevensionnienne, qui livre ses trésors centrifuges de façon inépuisable, on trouve par exemple Marcel Schwob qui n'est pas n'importe qui. C'est à lui qu'Alfred Jarry a dédié *Ubu Roi*.

Avant de mourir jeune, Marcel Schwob était né en 1867 à Chaville et vécut son enfance à Nantes, d'où il écrivit une lettre de dévotion à Jules Verne. C'était un précoce. Il vé-cut ensuite à Paris chez son oncle, un orientaliste, et fit des études de lettres qu'il zébra de haut allemand, de paléographie grecque et de sans-crit avec F. De Saussure. De montagnes d'érudition en gouffres nihilistes, Schwob poursuivit trois chemins qui l'amenèrent à devenir un spécialiste de François Villon, un critique littéraire parisien ainsi qu'un auteur. En 1891, Cœur double, dédié à Steven son, le rend célèbre à 24 ans. Les quatre années suivantes sont les plus fertiles et aboutissent aux Vies imaginaires. que Borgès himself reconnut comme fondatrices de son univers A 28 ans Schwob est opéré d'un mal mystérieux qui fut diversement diagnostiqué. Il subit cinq opérations qui le laissent en mauvais état, celui d'un «chien vivisectionné», et lui octroient dix petites années de vie supplémentaire fiévreuses, souffreteuses et pleines de morphi-

Il en profitera pour faire un horrible voyage dans la loin-taine Samoa, là où repose le vrai Robert Louis Stevenson.

Des amis de papier

Son admiration pour l'Écossais prend sa source dans L'Île au trésor, qu'il découvre adolescent. Il est un des rares à y voir plus qu'un ouvrage pour enfants et dans un article du *Phare* qu'il lui consacre en 1888, il esquisse ses premières idées esthétiques : «Greffez sur la prose nette et limpide de cette époque [XVIII^e siècle] un bourgeon d'originalité fantasque, une fleur de coloris romantique, et vous aurez le style de Steven

C'est tout ému que Stevenson reçut ce premier témoignage d'admiration venant de l'étranger et en particulier de cette France où il avait «ieté s premiers croquis» mais où il était encore inconnu. Quatre lettres de sa main à Mar-cel Schwob, écrites entre 1890 et 1894, témoignent de l'esti-

me qu'il avait pour ce jeune homme dont il partage la passion pour Villon. Les commentateurs ont relevé de nombreuses autres analogies de goût et de tempérament entre les deux hommes: tous deux de santé fragile et toujours malades, l'un se soignant à l'opium, l'autre transcrivant les visions dues à ses fièvres: tous deux morts jeunes. Tous deux attirés par les personnages louches, les brigands, l'aventure. Si Stevenson répond à ce qu'il nomme «the call of the wild» en risquant plusieurs fois de mourir desséché dans la nature, Schwob n'y répond pas moins, fut-ce pour se rendre d'un bon pas aux Archives nationales. Pour tous les deux, la grande. la seule aventure, c'est celle de l'imaginaire.

En 1894, Stevenson lui écrit de Samoa: «Je n'ai point de photographie sous la main, mais ie vous en enverrai une quand je pourrai. Vous seriez bien aimable de faire de mê me, car je ne vois pas beau coup de chances que nous nous rencontrions en chair et

Et en effet, l'émigré des mers meurt dans l'année

Une épée dans le sol gelé

Au cours des quatre essais qu'il lui consacra entre 1888 et 1896, Schwob ne cessa d'affiner sa définition de l'esthéti-que de Stevenson. Après les assertions brutes (mais vraies) «les Anglais sont nos maîtres dans l'art d'écrire. Ils se soucient peu du style et de la forme; ils pensent juste ment qu'à une idée claire, le style vient tout seul» et les commentaires paradoxaux (tout aussi bien trouvés): «On pourrait appliquer métaphori quement à Stevenson luimême la dualité de Dr Jekyll; il a une âme de "pirate" et une âme de sermonnaire raffiné. C'est un brutal et un dilettan te». Schwob livre dans son quatrième essai de précieuses clés pour ceux qui subissent le charme de l'auteur d'un Pa villon sur la lande.

Il y met en lumière le principe d'«illusion de la réalité» dont Stevenson s'est fait le champion. Ce procédé, qui exerce un réel pouvoir de fascination sur le lecteur, consiste à appliquer les «mo

Cernier, juin 2000

les plus simples et les plus réels aux sujets les plus com pliqués et les plus inexis tants», comme par exemple l'analyse patiente et raisonnée de la faculté monstrueuse du Dr Jekvll.

Chez Stevenson en plus, ce procédé se teinte d'une touche de magie, grâce au *«romantis* me de son réalisme». Qu'estce? Ce sont ces images d'autant plus saisissantes qu'elles sont éloignées de toute vrai-semblance. «Jamais la lèpre n'a ressemblé à la tache de li chen que Keawe découvre sur sa chair; quelqu'un croira-t-il que Cassilis, dans Un Pavillon sur la lande, ait pu voir luire dans les prunelles d'un homme la clarté de la lune, bien qu'il fût distant de plu sieurs kilomètres? Je ne parle point d'une erreur que Steven son avait reconnue lui-même, et par laquelle il fait accom plir à Mrs Henry une chose impraticable (1). Mais ce ne sont pas là en vérité, des er reurs: ce sont des images plus fortes que les images réelles.»

Et Schwob a raison car ce qu'il nous reste de ces personnages, ce sont exactement ces détails irréels qui par leur étrangeté même font qu'ils s'accrochent aux parois de notre mémoire, comme le poulpe à son rocher, en compagnie de nos autres créatures privées tapies dans ses replis.

Traducteur d'Hamlet à Raggle Gumm

Marcel Schwob ne croyait à la création que si elle consis tait à choisir et amalgamer des choses déjà existantes (puisque tout a déià été dit). n'avait dès lors d'autre solution artistique que de simplement «bien écrire». Si ce précepte a pu le conduire à la rédaction des Vies imaginai res, il en fit aussi un traducteur délicat. Bilingue dès son plus jeune âge, connaissant l'anglais jusque dans ses variantes écossaises les plus re-culées, il traduisit Defoe, cet opiomane de De Quincey, plus Hamlet et Macbeth.

Ayant à cœur de faire connaître Stevenson en France, on devine son impatience lorsqu'il lui faut choisir parmi les œuvres de son ami. Il propose d'abord La Flèche Noire. mais Stevenson n'aime pas ce roman et lui suggère en retour David Balfour ou Le Maître de Ballentrae, comme on l'a vu. Il tente aussi de lui vendre Le Prince Othon, qui «ne vaut pas les deux autres mais il possède des personna ges de femmes, et pour cette raison, serait peut-être plus apprécié en France». Toujours charmant, Stevenson ajoute «Il faut que vous me tradui siez vite: vous aurez bientôt mieux à faire qu'à transvaser l'ouvrage des autres.»

Au final, et à moins que quelque énigmatique grenier n'en livre de nouvelles, Marcel Schwob semble n'avoir traduit de Stevenson que *Will* of the Mill et Bitter Porridge. Deux historiettes aussi m connues que radicalement différentes, composées l'une au début (1878), l'autre à la fin de sa vie d'écrivain (1894). Pour tout avouer -ce que les éditeurs ont fait à grand-peine et en tout petits caractè que Schwob en fut réellement le traducteur.

Will of the Mill

C'est en effet grâce à des lu nettes pour taupes vieillissan tes que le lecteur arrive à dé-crypter la notice de l'éditeur: «La traduction que nous pu blions a paru anonymement dans La Vogue de mars 1899. Nous l'attribuons à Marcel Schwob sur la foi d'une chro nique de Gide». Mais peut-on croire un type qui a écrit Les faux monnayeurs? Bref, Will du moulin raconte en trois parties l'histoire ennuveuse d'un meunier de montagne qui, enfant, rêve de découvrir la plaine (I), qui, adulte, préfère ne pas épouser la fille du pasteur (II) et qui, vieillard, discute le bout de gras avec la

Pour Schwob, lit-on dans son quatrième essai. «Les trois parties de Will o'the Mill sont essentiellement faites avec une file de poissons ar gentés qui descendent le cou rant d'une rivière, une fenêtre éclairée dans la nuit bleue et le profil d'une voiture. Le dan ger d'un tel procédé de compo-sition, c'est que le récit n'ait pas l'intensité de l'image.

S'il y a quelque chose de kirkegaardien dans cet homme qui rompt avec sa fiancée par crainte du bonheur, le meu nier bonasse, à l'inverse du Danois désespéré, se contente paisiblement de son sort de rêveur sans qu'aucun sentiment ne l'effleure jamais. Le tout paraît vraiment artificiel et Schwob, sans oser se l'avouer, met le doigt sur le vrai défaut de cette construction de jeunesse.

Porridge amer

C'est tout le contraire dans ce récit de maturité qui met en scène un vagabond nommé Raggle Gumm, sorte de double du Ben Gunn de L'Île au trésor, et qui commence de fa con tout à fait classique: «La vie que je menais me rendait à la fois robuste et frugal. Je ne buvais que de l'eau et man geais rarement des mets plus coûteux que de la bouillie d'avoine». Eh oui mais quelle bouillie! Si les commentateurs firent un parallèle facile entre Will et Marcel (tous deux «aventuriers passifs»), la parution récente de ce petit conte cruel, dont une traduction attribuée à Schwob a été découverte il y a peu dans un vieux grenier de Nantes. devra susciter bien des interrogations. Voici l'histoire

L'antre dans lequel Raggle Gumm, se réfugie un soir mais noble pitance se révèle être l'estomac géant monstre extraterrestre fossilisé qui, par la vertu des effluves du nourrissant potage, reprend vie après des millénai-res de sommeil minéral!

Décrivant avec une verve inouïe les sucs gastriques atta-quant le hère solitaire, repu et endormi et se croyant bien heureux au chaud dans sa grotte, Stevenson donne un aperçu flamboyant de son art de l'«illusion de la réalité». Un bitter porridge dont la force d'évocation aura par ailleurs marqué jusqu'à un certain Philip K. Dick, qui baptisera le héros de son premier roman du même nom que ce vagabond résolument contemporain, «un homme pauvre mais libre, et qui meurt dans l'in conscience des forces aui le dé passent». Décidément, Stevenson aura marqué de son étrange patte les auteurs les plus divers et son influence pour le XXI° siècle n'est pas prête de se tarir.



Robert Louis Stevensor Will du moulin Traduction de Marcel Schwob Allia, 1997, 62 p., Frs 12-



Robert Louis Stevensor Porridge amei Aliens, 2000, 85 p., Frs 12,-



Le voyage à Samoa Lettres à Maro Ombres (Toulouse), 1990, 132 p., Frs 24.-

(1) En 1891. RLS lui écrivait : «Dans le cas où vous préfère riez traduire celui-ci [The Master of Ballentrae], que Mrs Henry, je vous prie, n'enfonce pas jusqu'à la garde l'épée dans le sol gelé. C'est une de mes inconcevables étourderies. une exagération à renverser Hugo. Dites : "Elle chercha à l'enfoncer dans le sol."»

lettres occasionnelles venant d'îles mystérieuses.»

À 16h45, le «très grand bateau nouveau» quitte Marseille. Malheureusement, il roule beaucoup. À 18h30, tout le monde est malade et les violons sont tendus dans la salle à manger, «c'est-à-dire, comme tu sais, les cordes fixées sur des cadres d'acajou pour re tenir assiettes, verres, etc...» Écrit sous forme gues lettres envoyées à son épouse l'actrice Marguerite Moreno, ce récit de voyage est poignant à bien des égards. L'île mystérieuse n'est plus imaginaire; Schwob y arrive, après trois mois de mer, plus malade et désargenté que jamais. Le climat ne lui convient pas et il est trop faible pour se rendre sur la tombe de Stevenson, au sommet d'une montagne. Il a la fièvre. Après 15 jours, il doit réembarquer en ca-

tastrophe. Il ne veut pas mourir là-bas sans avoir re-

vu sa chère Marguerite et il paraît qu'en arrivant il

Vomir en mer

C'est à bord de la Ville de La Ciotat que Schwob em-

barque un jour d'octobre 1901 direction Samoa. On

ne sait trop pourquoi. Sans doute veut-il aussi répon-

dre au «call of the wild». Peut-être veut-il rejoindre

enfin celui qui lui écrivait «Il faut vous contenter de

m'accepter comme une voix errante et sous forme de

pour faire cuire sa pauvre

Devoirs de souvenirs de vacances erebral



s'écria: «Jamais plus je ne m'en irai!»





OLLECTION toute neuve lancée pour l'été et ses boissons frappées, mais qui conviendra aussi pour l'hiver et ses huîtres bien fraîches. L'écailler du sud propose polars et histoires sordides. Pas encore de perle dans ce récent écrin, panier de mollusques qu'il vaut toutefois la peine d'ouvrir, avaler d'un seul coup et dont il faut garder le meilleur sur les papilles. La vie éditoriale trépidant toujours plus fort, les quatre volumes à paraître dans cette même collection sont probablement sortis à l'heure ou nous mettons sous presse. En voici déià une paire

Les enfants sont cruels, c'est bien connu. Qui n'a pas fréquenté, au cours de sa scolarité, une classe qui désigne un bouc émissaire, en général le pauvre type affublé d'un défaut quel conque, zézaiement ou claudication, qui en prend systématiquement plein la figure, des boules de neige au boulettes de pain du réfectoire? L'obésité est l'infirmité privilégiée des affreux moutards qui visent le «patapouf» ou, lorsqu'il s'agit d'une fille, la «grosse dondon». Dans Le crapaud qui fume, berge Scotto, ce rôle peu

Misère meurtrière et ordures marseillaises

envieux de victime enflée revient à Paulette, «grandie seule dans ses rondeurs, au sein d'un orphelinat». Rien d'étonnant que Paulette, devenue Madame Chabot, non pas par mariage mais du seul fait de l'âge adulte, ouvre elle-même un orphelinat dans un bled du fin fond de la France, mère de substitution d'une troupe de pauvres gosses toujours prêts à commettre au moins les 400 coups. Jusque-là, rien ou presque, sinon que le corps d'un inconnu est trouvé dans un fossé bordant le village. Ajouté à la disparition d'un petit protégé de Madame Chabot, ce qui a tout l'air d'un meurtre fait se soulever le sourcil d'un inspecteur Tabassin venu de la ville pour y voir plus clair. S'ensuivent quelques aventures emballées avec de grosses cordes.

Meilleur observateur des mœurs que fabricant d'intrigue, l'auteur scrute ses personnages dans un récit qui met à nlat des vies de misère avec par moments des mots qui tombent brutalement sans laisser aucune chance à personne: «Consignée au dortoir... elle n'avait jamais remarqué à quel point était beau le spectacle de ces rangées de lits tous pareils, alors que le soir lorsque les enfants s'enfilaient sous les couvertures grises, on aurait dit autant de grosses merdes.»

Suspens bien présent au con

traire chez Patrick Blaise avec Pourriture Beach, même s'il faut attendre trop de pages pour que l'affaire nous prenne, et salement. Que faire en effet des états d'âme de ce retraité marseillais qui cherche à élucider la mort d'un de ses potes, ancien comptable devenu président d'un club de foot? Ah, il philosophe tout ce qu'il peut, Étienne Cataldese, durant ces parenthèses à ras le bitume, trop longues et trop fréquentes. Et soudain, le rom pol démarre. Qui se cache derrière l'exécution par une prostituée de son

d'une fliquesse brillante affublée d'un frangin maffieux, d'une histoire sinueuse de terrain à classer constructible pour de juteuses affaires, et l'on est pris par l'enquête qui ne cesse de s'accélérer, nous faisant cavaler jusqu'au final. Personnages convaincants, belles étripades familiales et dialogues bien envoyés. Tout est réuni dans Marseille pour nous tenir iusaviaux petités heures.

P. H



Le crapaud qui fume L'écailler du sud, avril 2000, 90 p., Frs 10.30



Patrick Blaise

Pourriture Beach
L'écailler du sud. avril 2000. 175 p., Frs 15.–

peu plat des vies de misère, avec client en pleine action? Il suffit L'écailler du sud, avril 20

Couverture

estomac négociant l'arrivée d'une raclette un peu trop grasse, l'œso-phage pas suffisamment zingué pour supporter sans acidité les deux décis de fendant benziné arrosant la «petite partie officielle», le chineur de Saint-Pierre-de-Clages-village-du-livre se met au travail. Poussières de galetas et liquidations chambres d'ado. Restes de déménagements et de bibliothè-ques d'aïeul. Ils sont tous là, ces bouquins reniés par ceux qui les ont des fois aimés, mais certainement plus souvent haïs. Et l'on se demande bien ce qu'on y fait, là, aussi, parmi ces livres dont on se serait soi-même volontiers débarrassé. Mais deux heures passent, la rétine s'imprégnant des couvertures les plus diverses, des cimes enneigées des aventures d'un guide valaisan aux dessins atroces d'un livre de vocabulaire latin vert fiente; des massives et fermes mamelles des héroïnes de Manara au bleu nuit du premier volume du cours de Saussure. Saoulé et honteux de n'avoir eu de l'intérêt que pour deux 10/18 épuisés quand d'autres s'en vont chargés de sacs de plastique pleins de trésors, on repart pour un dernier petit tour de cartons, sans y croire

Et comme on se casse toujours une jambe lors de la dernière descente, c'est à ce moment qu'on découvre un truc qui va nous faire perdre du temps à lire n'importe quoi. Sur le dessus d'un tas marqué -policier», une dame à chignon gris et au teint hâlé par le soleil de son jardin biologique a disposé



Paul Sala, Le Savoyard et la Vaudoise, Fleuve Noir, 1973, 232 p., Frs 2.- (d'occasion)

perversement un Spécial Police intitulé Le Savoyard et la Vaudoise. Immédiatement, l'amateur dégaine son larfeuille pour filer deux balles à la rombière et se trisse fissa, ravi de son butin. La couverture, toujours elle, est la responsable de cet achat intempestif. Sur fond de montagnes gouachées vite fait, se détache une donzelle brandissant un calibre quelconque comme on le fait dans un stand de foire avant de fermer l'œil et le bon avec une grimace de mangeur (ou de mangeuse) de barbe à papa. Affublée d'une combinaison de ski rose, les lunettes à soleil au-dessus des

yeux, elle a l'ongle soigneusement peint et le cil goudronné au mascara. Le lisse d'une peau parfaite et le degré zéro de l'expression font penser à la fois aux grognasses entourant les exploits de Michel Vaillant et à ces dessins mensuels de filles nues aux contours irréprochables de poupées Barbie que l'on contemplait (contemple encore?) dans Lui.

encore?) dans Lui. Évidemment, c'est surtout le titre qui a tapé dans la pupille du bouquinophage, amateur de spécialités locales de surcroît. Le Savoyard et la Vaudoise... Quelles fiévreuses aventures fromagères découvrira-t-on? Les coquetèles au divin liquide jaune succéderont-ils aux courses-poursuites engageant les hors-bord de la CGN? Tueries frontalières et contrebandiers passant plus de 180 grammes de viande crue à la barbe d'un douanier moustachu et pas fute, mais qui cause correct dans ses rapports? La «Vaudoise» est-elle un QG gen-re Langley? Non. La «Vaudoise» en question, ce doit être une héroïne du polar, puisqu'on lit au dos: «Le quinquagénaire ro mantique est amoureux! Un re gard, un sourire ont suffi à bou leverser son existence. Il parodie le poète: "Dis-moi quel est ton nom, ton pays, ton destin." Elle s'appelle Nérine, elle est de

Saint-Saph', elle roule en Jag, elle skie, elle... tue.» Eh beh.
On s'arrêtera là de ce compte rendu tant l'intérieur du livre correspond à ce qu'on peut attendre de cette collection qui orne les bibliothèques de pensions à bon marché, intérieur qui a fait perdre au fouineur une heure de son précieux temps de survol. L'auteur? Un Paul Sala. Lequel a confectionné ce n° 1032 de la collection Spécial Police de chez Fleuve Noir, paru en 1973. Mais qui se cache derrière ce peut-être pseudonyme? Mais qui donc, diable?;?

РΗ

PS: Si l'auteur, notable déguisé, écrivain devenu célèbre, ou Paul Sala lui-même se souvient de son œuvre, qu'il nous fasse part de ses meilleures insultes auxquelles nous répondrons comme le veut l'ethique.









Le chant du bouc

Chantal Pelletier
Le chant du bouc
Série Noire, avril 2000, 205 p. Frs 10.30

On ne cassera pas le suspense en dévoilant la signification du titre peu engageant de ce polar que la plume enjouée de son auteur rend délicieux. À ceux qui ont le tort de ne pas dominer le grec ancien, il est expliqué

que «chant du bouc» est l'expression littérale de «tragédie», soit trag-oedia. La vie de l'inspecteur Maurice Laice (alias Momo, alias encore more is less, comme se plaît à l'apostropher sa supérieure, une commissaire de police implacable qu'une vie sexuelle pétulante rend invariablement optimiste) tient sans doute de la tragédie.

La quarantaine balourde, son père venant de mourir, la seule femme qui l'ait aimé ayant disparu lors d'un accident domestique, Momo «vit dans un océan de cafard, et il n'a pas le pied marin». Ce n'est pas l'image qu'il se fait du printemps à Paris qui pourrait lui être d'un quelconque secours, «cette foutue sai son radote l'hiver qui dure jusqu'à l'été, malgré deux ou trois éc laircies qui font se ruer des déprimés en chemisettes aux terras ses des bistrots, pour picoler les vingt minutes de soleil accor dées avant la nouvelle offensive d'une sale dépression islandai ses» Seule consolation pour ce flic dépressif, il est daltonien, ce qui atténue le désagrément causé par la vue du sang.

Elles sont devenues nombreuses les flaques de sang, dans ce Montmartre que Momo connaît par cœur mais où il commence à perdre ses repères, ce quartier qui -à force d'être branché fri se l'électrocution». Le voici lancé sur une double enquête. La première le conduit dans les coulisses du Moulin Rouge, qui sort tout juste d'une grève, où le danseur étoile et son habilleuse, retrouvés enlacés, ont été égorgés. La seconde concerne aussi un égorgement, à coups de dents s'il vous plaît, dont la victime est un trafiquant de crack occupant un taudis promis à rénovation.

Deux affaires en forme d'arborescence par lesquelles Chantal Pelletier chahute son héros en l'entraînant dans des zones d'ombre où vient s'imbriquer à peu près tout ce qui fait l'inspiration du polar français contemporain, de la spéculation immobilière au terrorisme corse, du trafic de drogue au commerce de la pornographie, sans oublier le traumatisme de la Guerre d'Algérie. Pauvre more is less...

Proche de la compilation de thèmes désormais stéréotypés, l'intrigue, sans provoquer de suspense éprouvant, est heureusement menée avec un art éprouvé du récit. Où la part belle est faite aux sentiments (il en faut dans le polar), aux protagonistes, à l'environnement dans lequel ils tentent de vivre. Et comment ne pas s'attacher à l'ironique et désespérant Momo, Maurice Laice, more is less? «Ce qui est agréable dans le métier de flic, c'est d'apprécier quotidiennement la joie des autres à vous voir débarquer chez eux. Une foule de mauvais souvenirs, école, mauvaise note, armée, mitard, parents sadiques, gifles, raclées, vous accueillait partout.» On se demande ce qu'en aurait pensé le commissiere Maigret. (G. M.)



Charles Willeford

Les grands prêtres de Californie

Traduit de l'américain par Danièle et Pierre Bondill
Rivages/Noir, mai 2000, 157 p., env. Frs 12.-

Charles Willeford s'est rendu célèbre par le cycle consacré à Hoke Moseley, le flic de Miami qui passe autant de temps à se dépatouiller dans des difficultés d'ordre et de dés-

dont Miami Blues, parus chez Rivages). Enfin traduit, Les grands prêtres de Californie, tel est le nom qu'on donnait aux marchands de voitures, date du début des années cinquante. Célibataire, la trentaine, buveur appliqué, Russell, le narrateur, est un «grand prêtre de Californie», toujours enclin à prendre la vie du bon côté en dépit de son amour immodéré pour Kafka ou Bartok: «Je suis heureux d'être vendeur de voitu res d'occasion et de pouvoir me permettre de posséder vingt cos tumes». Portant beau, il consacre tout autant de soin à sélectionner parmi le stock du garage qui l'emploie la voiture qui saura enchanter la femme qu'il s'appréte à séduire; technique redoutablement efficace. Jusqu'au jour où Russell rencontre dans un dancing la ravissante Alyce, une jeune veuve qui gagne chichement sa vie comme réceptionniste, elle aussi dans un garage.

ordre privés qu'à traquer des psychopathes (plusieurs titres,

La jeune femme n'est pas insensible au charme démonstratif du grand prêtre de Californie. Elle ne tarde pas à lui déclarer son amour. Mais pourquoi se montre-t-elle si réfractaire au moindre baiser se demandent tant le héros que le lecteur?

Russell mène une vie simple, faite de certitudes et de désirs aisément assouvis. L'irruption d'Alyce s'inscrit dans l'ordre des choses. Il est temps de se marier. «-Vous êtes tout ce que j'ai toujours cherché. Je veux vous épouser aussitôt que nous le pourrons. Je veux vous sortir de cette saleté de garage, vous mettre un tablier autour de la taille, et que vous soyez la pour n'accueillir avec votre sourire tragique et tendre quand je ren trerai du travail. - C'est merveilleux à entendre, dit-elle en dé tournant la tête.» Tout irait pour le mieux dans le meilleur des mondes des années cinquante (exclusivement?). Si ce n'est qu'on est dans un polar des années cinquante, où ne s'épanouissaient pas que les stéréotypes. Où les stéréotypes sont au service de la dramaturgie. Russell, on a compris. Mais Alyce et ses bonnes manières?

À partir d'une trame d'une extrême simplicité, un homme sans scrupules, une femme scrupuleuse et (on s'en sera douté) son mari caché, Willeford compose un climat de suspense où, d'une page à l'autre on ne sait jamais qui manipule qui, climat d'autant plus inquiétant qu'il est basé sur la vie banale. Ou la vie rêvée, qu'importe la différence. Question de timing, Question souvent négligée dans le roman noir contemporain. (G. M.)

Dithyrambe

ES qualificatifs me nanquent pour décrire ce CD-rom, je vais donc faire comme ce bon Léo Ferré et m'exclamer: c'est extra! Le psy c'est vous est certainement un des jeux les plus fous que i'aie pratiqués dans l'univers (im)pitoyable du CD-

Imaginez un peu: Lucienne votre patiente (vous l'entre-voyez étendue sur le divan) vient vous consulter pour des malaises qui l'assaillent aux moments les plus inattendus. En la relançant sur des mots signifiants de son récit, vous allez découvrir peu à peu son histoire. Mais attention, si vous sélectionnez trop souvent des mots vides de sens, ou si vous faites trop de séances sans beaucoup de résul-tats, Lucienne ne reviendra pas. Par contre, si vous êtes attentif et perspicace, vous découvrirez les dix-sept films qui racontent ce qui lui est arrivé. À la fin du jeu, vous aurez droit en prime à une analyse de votre personnalité en tant que thérapeute, car bien sûr, vos choix thérapeutiques vous décrivent. Entre deux séances, pour vous aider, vous pourrez appeler votre superviseur, relire le texte de la séance et des précédentes, consulter votre bibliothèque, etc.... Bref, vous pourrez faire le psychanalyste

Le décor est charmant, les petits films énigmatiques à souhait, bref tous les ingrédients sont réunis pour vous faire passer de longues heures devant votre écran. Le mode d'emploi très explicite rend le ieu simple à manier, il est toutefois fort difficile d'achever une cure. Le joueur distrait peu à l'écoute de sa patiente se retrouve vite avec une thérapie non terminée sur les bras. Mais contraire ment à ce qui se passe dans la réalité Lucienne est très docile et prête à tout recommencer dès que vous le lui deman derez.

Vous penserez peut-être, mais qui peut bien être intéressé par ce genre de sujet? Voici donc quelques suggestions. Vous êtes au choix:

un psy qui s'ennuie de ses patients le week-end,

- un patient de psy qui veut voir comment ça fait d'être de l'autre côté de la barrière ou qui veut savoir comment angoisser son psy pour la prochaine séance

-un quidam qui veut commencer une psychanalyse et qui aimerait bien voir comment c'est,

- un ex-patient nostalgique ce jeu est pour vous

Puis aussi pour tous ceux qu'«une enquête psychanaly-tique au cœur de l'inconscient», tente ou qui veulent simplement s'amuser en se remuant les méninges. Ici c'est de ce genre d'habileté qu'il faudra faire preuve pour avancer, pas besoin d'être un virtuose de la souris, ou de savoir taper sur le clavier plus vite que votre ombre; il suffit d'écouter attentivement et de réfléchir

Pas mal pour une galette in formatique!

Concu par une équipe de psy français, ce petit bijou semble être le premier d'une série en gestation, à suivre

A R R



Cas nº 1: Lucienne A. D'après une idée originale d'Aldo Nonis Filmedoc, La Forêt productions, 2000 CD-rom PC/MAC, Frs 73.80

Comprendre les médias

Vague d'autodérision sans précédent dans la presse romande

Le problème d'un contenu par toujours clair

al afficació par Salphane no focaliza dese sa con mics temps, sur una prisoneri des rieges contras per las coli Content arrivant our une page dant le contene pourrait le choquer est le risque le phus C'ass contement le ces le plus fiéquetament rencontré.

Uniscope, hebdomadaire de l'Université de Lausanne, 9 mai 2000

Grand reporter, or réputé de l'image, C.-H. Perred se souvient iel de sen voyagen et puins dans en plantethique.

epuis quarante ans, nous habitons le châtean de Saint-Prez bearghistorique, Quend, dans ma tour, je melame distratra

Le Temps, 15 juillet 2000



Le Temps, 26 mai 2000

Comprendre les médias

53 bourdes dans une dictée. A qui la faute?

Онх рылех до йольної во рішейічан ні перомелі рых котріні, nantes el generales de sonanti; le bajmant qui sa asse mitrajure en sejes el generales de sonanti; le bajmant qui su asse le ancienti dans una aludu



Le combat d'un hedomadaire romand pour la défense du bon français

Grâce à un logiciel spécialisé et avec l'aide d'un médecin, par téléphone un infirmer aiguille les assurés vers le traite

L'Hebdo, n° 37, p. 38

CHEBOO = 27 Millet 2000

L'Hebdo, n° 30, p. 30

Quel est votre position?

L'Hebdo, n° 32, p. 24

Comparée à d'autres geôle, Urdorf, c'est un peu le Club Med!

L'Hebdo, n° 32, p. 28

EMMANUELLE BÉART Frémissante de sensibilité jusqu'à l'éxaspération

L'Hebdo, n° 31, p. 66

■ Dans la longue randonnée qui l'a con-duite à travers monts et vaux schwyt-zois, RUTH DREIFUSS a dormi dans une chambre sans douche, puis, dans une cabane alpestre, elle s'est vu donner l'ordre de mettre la table. Enfin, une tenancière debistrot l'a accueillie d'un sonore: «Hallo, Ruthli». Les conseillers fédéraux sont décidément des femmes comme les

L'Hebdo, n° 31, p. 15



uvernement. Sur les 9 milliards d'euros espérés, seuls 2,7 sont rentrés dans es caisses étatiques. L'attribution des licences alle mandes à partir du 31 juillet

sera cruciale pour confirmer ou infirmer cette provisoire accalmie.

L'Hebdo, n° 31, p. 37

C'est la première campagne où la conseillère fédérale met, dit-elle, de la conviction personnelle à s'opposer à l'initiative pour le plafonnement des étrangers à 18%. Reportage dans l'arrièrepays argovien et interview.

L'Hebdo, n° 35, p. 5

ière des logiciels de traduction, les correcteurs informatique

L'Hebdo, n° 35, p. 30

La framboise sans l'avanie

Esquisse pour un portrait de Philippe Zumbrunn

HILIPPE Zumbrunn, fondateur de Radio Framboise, parle beaucoup, mais se livre peu. Il déroule, sans vanité aucune, mais avec fierté, le fil de sa vie. Avec simplicité, gentillesse et naturel, il dit exactement ce qu'il veut dire -et ne disant que cela, avec un en-thousiasme d'autant plus déroutant qu'il tient du rocher d'un Sisyphe contemporain escorté de ses Moires person-

Raconter son parcours ne rimerait à rien, tant son intérêt réside dans le récit qu'il en

fait lui-même.

Conscients de cette évidence, nous lui avons demandé de se définir en cinq mots. Les voici: Passion - Fidélité («J'ai été fidèle, plus que les autres ne l'ont été avec moi.») -Conscience professionnelle – Mélomane – Technique. De notre côté, nous écrivions : Passion – Générosité – Fragilité - Pudeur - Plaisir.

Philippe Zumbrunn et la station qu'il dirige aujourd'hui encore invitent à la caricature et au mauvais jeu de mots; l'une et l'autre, ne l'ounent toujours un fond de vérité. Ain-«La crinière blanche et le fruit de la passion» offrent-ils un portrait sinon objectif du moins sensible, le titre d'une improbable fable de La Fontaine ou. mieux, le quotidien d'un homme heureux de sa propre

Si la valeur n'attend pas le nombre des années, de longs cheveux blancs et le résultat (dans tous les sens du terme) d'une passion chevillée au corps témoignent, à leur facon, du temps écoulé en-

tre le Conservatoire des Arts et Métiers de Paris, l'atelier de Colombes où il travaillait avec son père, et Crissier où trouvent les studios de la radio cantonale vaudoise

Néanmoins: Philippe de meure un enfant. Un enfant



Philippe Zumbrunn, lors de la répétition du pianiste Dave Brubeck, Lausanne, oct. 1999

de 70 ans, certes, mais un enfant, espiègle, qu'il fait bon rencontrer. Il appartient à cette famille de conteurs qu'il faut croire. Parce que, tout simplement, on a envie de les croire. Au fond, ils ne laissent pas le choix, à la manière de Blaise Cendrars répondant à

Pierre Lazareff qui lui demandait s'il était vraiment allé jusqu'à Kharbin: «Qu'estce que ca peut te foutre, puis-

que je t'y ai emmené?» Eh bien oui! Qu'importe, par ce chaud après-midi de juillet, que notre homme ait vraiment fait tout ce qu'il a fait! Qu'importe aussi qu'il l'ait fait comme il prétend l'avoir fait! De toute façon, la vérité de Philippe Zumbrunn est ailleurs.

Où? Allez savoir... Peut-être dans ce regard bleu, tranquille et pétillant derrière les lunettes cerclées d'or, dans ses cravates à motifs de chats ou d'instruments de musique, toutes choisies par son épouse, peut-être, encore, dans ses projets, dans ce qui est devant plus que dans ce qui est der-

Nous l'ignorons. Mais avant de quitter notre hôte disert et chaleureux, cette réplique (nous citons de mémoire) du Cardinal d'Espagne (sauf erreur) nous a traversé l'esprit:

- Que vais-je lui dire?

- Songez surtout à ce que vous ne lui direz pas!

M. La. & L. S.

(40) Vilams, flamma, fla rassaoir sur la bame...









Burb!



Le crochet

T la chèvre broute. Vous avez vu ce qu'il a fait cet été, le chef local des flics, Métraux, l'homme à la peau lisse? Courageusement caché derrière 120 fiers à bras en tenue de combat, la POP star lausannoise a vidé ce qui restait des infâmes squatters et squateresses de Prélaz. 10 en tout. Qui n'ont pas opposé de résistance: faut dire qu'une juge en tailleur Chanel était venue leur faire la morale et qu'elle les avait avertis que, s'ils ne filaient pas doux, elle allait leur bais-ser la culotte. C'est beau, l'ordre. Et ca me fait rêver. Surtout qu'on va construire à Prélaz un très joli centre commercial Coop: les vendeuses, dit-on, se réjouissent déjà de se faire exploiter. Merci, Supermétrauxcard.

Enfin: «Vive la stagcroissance!» comme dit si bien Laurent Fabius. À ce propos, la Dr. Charlotte, sexologue à Di-manche.ch, notre Sonntags blick à nous, répondait fin août à un monsieur qui se plaignait d'avoir le sexe trop petit (le pauvre). Le récit est magique: «Jai eu mes premiè res relations sexuelles tard, à 23 ans, après avoir quitté mes parents pour aller travailler à

75 ans - Migros, la Suisse, le monde

la ville. C'est la fille qui a tout fait et a pris les choses en main du début à la fin. J'étais tellement gêné que je n'ai pas pu jouir! Elle est ra pidement tombée enceinte et j'ai dû l'épouser.» A mon avis, le travail en question, c'était une start-up.

En langage économique fabiusien, ça donne ceci: «J'ai mis longtemps avant de me convertir à la nouvelle économie, après avoir quitté ma deuche pour aller faire ministre. C'est la droite libérale qui m'a tout dit et qui m'a fait libéraliser encore plus... J'étais tellement stagcroissé que j'ai décidé de baisser les impôts! Les pauvres se sont une fois

de plus fait baiser et j'ai pu devenir candidat à la candidature pour la présidence.

La chèvre cependant broute et le chameau rote. Burb!

La dînette que l'on sert dans les avions est toujours char-mante. Gloire au tout-àl'égout et à la bouffe insipide. et un plus à Air France pour ses idées de recettes. En juillet, la désormais ex-supersonique compagnie française proposait une recette de beignets d'anchois qui ne devrait arrêter personne. Elle suggère simplement de faire frire les arêtes des poissons, en les roulant dans la farine («Frv the bones of anchovies after seasoning them and coating them with flour»). De là à imaginer que quelque chose vous reste en travers de la gorge lorsque vous voyagez avec Air France, il n'y a qu'un pas. Quant à se faire rouler dans la farine...

Mais revenons au chameau, qui couplé au dromadaire devient chamadaire. Une bosse et demie. Et dans le demie, il y a la moitié de l'entier. Oh! veah, oyez.

«Il y a bien longtemps, dans un beau pays plein de vaches, vivait Gottlieb. Il était beau, il était grand, il était Suisse allemand. Il se lia avec un tas de gens. Un de ses grands amis était Sun Yat-sen [mort en 1925], le «fondateur de la République populaire de Chine» [proclamée en 1949]. Sur son lit de mort, il lui fit promettre de rouler pour lui : Gottlieb partit aussitôt avec 5 camions sillonner la Suisse pour porter la bonne parole de détail. Et il roula, roula encore. Tout se passait à mer-veille mais, à peine Hitler nommé chancelier du Reich, il reçu l'ordre de conquérir le Tessin. Un travail de fou, à convaincre, à Lugano, Locar-no ou Bellinzona. Petit à petit, son ambition grandit. Il se dit qu'il lui fallait dominer le monde, faire des expéditions plus grandes et plus lointai-nes. Gottlieb fonda sa propre agence de voyage. Peu après

des populations entières se mirent à voyager: vers l'Au-triche, la Pologne, la France, même l'URSS... L'année du débarquement en Normandie, Gottlieb lança Construire, après Azione et Wir Brücken -bauer. Il avait maintenant son empire de presse, il pouvait prêcher le détail là où il le voulait, dans la langue de son choix et comme il le vou lait: il était heureux. Et c'est là que commença la déchéan-

A peine un an après Hiro shima. Gottlieb se vovait obligé de remettre le parc «Pré vert» à la population zurichoise. Tandis que les Nord-Coréens franchissaient le 38 parallèle et que Ferdy Kubler gagnait le Tour de France, Gottlieb dû faire entrer son entreprise dans le club «Ex li-bris». Puis les Russes mirent en orbite le premier satellite artificiel, ce qui força Gottlieb à fonder, pour les rattraper, les premiers «Do it yourself» d'innombrables accidents domestiques suivirent, qui peinèrent énormément Gottlieb. Affaibli, les premiers enregistrements des Beatles le tuèrent.»

La morale de cette histoire, qui reprend l'essentiel des éléments relevés par la Migros pour fêter son 75° anniversaire, sous le modeste ti-tre : «Migros, la Suisse, le monde ?» Rien. Ou plutôt si: c'est beau, l'Histoire.

C'est ainsi que le chameau rote (burb!), tandis que la chèvre broute, tête cher-cheuse dans l'herbe pisseuse. Mais où donc est passé son tout petit cabri?

Ainsi va la vie J.-P. T.



2000, sans prix

ché sur les bour souflures du bois peint, à la fois souple et ferme, a pénétré l'anneau en douceur. Fortement recourbé, il ne le lâchera plus. Voilà suggérés l'atta-

chement définitif et solide, la fermeture, le secret, le glissement, le piège, l'emprise, le repliement, l'entente. va-et-vient, le jeu. le repos, le sommeil.

Quelqu'un a dû, tout à l'heure, faire pivoter les deux courbes imbriquées (rotation au léger grincement), soulever hors champ l'extrémité du crochet,

l'enfoncer dans un autre piton, pour refermer sur la chambre les deux panneaux des volets. Tout dort derrière l'image :

sieste d'été dans la pénombre d'une pièce carrelée. Silence.

Ombres aussi dehors, sous la longue tige éclairée - creusée d'une fente - étalée sur le bois plein.



La matière vigoureuse est si forte que, même noircis par le temps, le crochet et l'anneau resteront là étroitement liés jusqu'à ce qu'un jour le bois finisse par s'effriter. Alors, bien que détachés du volet, tombés accouplés dans quelque décharge, colorés par la rouille, ils ne se sépareront pas.

Bâtons et croix

Le film *Gladiator*, chef-d'œuvre de déliquescence d'artiste or-chestrée par le grand complot hollywoodien (la victime est cette fois Ridley Scott), dans lequel on peut voir Russel Crowe en ju-pette et transpirant sous le métal, ce merveilleux film donc aura réussi toutefois à provoquer un trouble autre qu'hormonal. Dans la presse romande les opinions en effet divergèrent diamétralement, selon l'axe de la naissance du Christ, quant au moment de l'action et de la présence au monde de Marc-

«En l'an 180 avant Jésus-Christ...» (Lausanne-Cités, 22 juin)

«L'an 180 après J.-C...» (24 Heures, 1er juillet) «Nous sommes en 180 avant Jésus-Christ.» (Avant-première, juin) «Évitant l'époque rebattue de Jules César, l'histoire se passe en 180 après J.-C.» (Construire, 20 juin)

Voilà bien longtemps qu'on navet assisté à un débat de fond aussi superbe! $(G. \hat{R}.)$

(Annonce)

Enfin réédité :

un monument à l'arrivisme

Jules Besancon (1831-1897) Mémoir es de l'instituteur Grimpion Illustré par Henry Meyer

Postfacé par J.-C. Bourquin, A. Clavien et C. Suillot Antipodes, septembre 2000, 363 p., Frs 37.-

Les dessins originaux de Henry Meyer seront dissimulés du 4 au 21 octobre dans les rayons de la librairie Basta! au Petit-Rocher 4, à Lausanne

Exposition

CLELIA BETTUA 'installe à la galerie Basta!

Du 28 octobre au 14 novembre Vernissage le 28 octobre dès 11h00 Visite guidée le 8 novembre à 18h00

alerie Basta! etit-Rocher 4 gusanne-Chauderon

«Non, pas du pain complet, du Penthotall»



Pierre Dac & Louis Rognon Bons baisers de partout L'opération Tupeutla, vol. 1 Librio, février 1999, 93 p., env. Frs 3.-

«Donc, ce soir-là, alors que les onze coups de 22h35 sonnaient au beffroi de Saint-Germain-l'Auxerrois...» Ainsi débuta Bons baisers de

partout. l'inoubliable feuilleton radiophonique qui occupa les ondes de France Inter à l'heure de la vaisselle entre 1966 et 1968, puis de 1971 à 1973.

Le colonel Hubert de Guerlasse, chef du SDUC, a reçu des instructions ultra-secrètes de la Présidence: à détruire avant lecture. Assisté de l'adjudant Tifrisse, du père Paudemurge et des jumeaux croisés Fauderche, il va devoir combattre Zorbec Le-gras, agent double. La simplicité de cette intrigue disparut bien vite. Depuis les feuilletons qu'il avait cosignés avec Francis Blanche, *Malheur aux barbus* (RTF, dès 1951) puis *Signé Furax* (Europe n° 1, dès 1956, 1034 épisodes). Pierre Dac avait mis au point ce qu'on pourrait appeler le pastiche rocco: partant d'une célèbre sean-connerie de l'époque (Bons baisers de Rus sie, il ajoute à cette trame d'espionnage digressions, jeux de mots et purs délires, souvent recyclés de ses sketchs (on retrouve ici, comme dans le beurre de cacahuètes, des éclats du Schmilblick ou du Sar Rabindranath Duval, par exemple).

Essentiellement fait de dialogues, avec tout de même quelques passages descriptifs étonnants dignes de Ponson du Terrail (l'auteur de *«Elle vit le lit vide, et le devint.»*), Bons baisers de partout nous rappelle la magie du feuilleton, jeu permanent et un tantinet sadique qu'un auteur inflige à son lecteur-auditeur, aujourd'hui disparu des radios comme des journaux et enfermé dans les stéréotypes industriels sans imagination que cultive la

Même s'il lui manque la diction martelante et imperturbable de Pierre Dac (une version de l'Opération Tupeutla en 15 cédés existe chez EPM), ce premier volume marque le début d'une œuvre éditoriale d'envergure: il comprend six épisodes, alors que le feuilleton dans son intégralité fut diffusé en 740 tran-

Viens, femme, te rasseoir sur le banc...







 $_{L}^{A}_{D}^{ISTINCTION} - \overline{7}$ **OCTOBRE 2000**

Résumé des épisodes précédents

couvert à Pully, sur la route du lac. Son identité, Hermann Eberhardt, commercant tchèque, semble douteuse. La victime avait été vue durant l'après midi en compagnie d'une cliente de l'hôtel de la Paix, qui a disparu durant la nuit du meurtre.

La Feuille d'Avis de Lausanne du surlendemain décrivit notre activité sur un mode héroïque: «C'est une guinguette à la croisée des chemins, où l'on mange délicieusement. Il y a là dans un coin, presque invisible mais voyant tout, l'un de nos plus fins limiers (...). Depuis le début de l'enquête.

Si le rédacteur brodait pour remplir ses lignes, avec une bonne dose de flagornerie au passage («une police supérieurement organisée, longuement entraînée, et pratiquant son "art" avec dextérité»), l'analyse, manifestement inspirée par le chef de la Sûreté lui-même, restait sommaire: «crime politique, et si ce crime a été perpétré avec de tels luxes de moyens, c'est que l'affaire est d'importance...» À défaut d'explications, ce long article prodiguait des points de suspension. «Le pays qui les a envoyés en "mission" saura les soustraire aux recherches... à moins qu'ils ne se fassent

lait au-devant du goût de ses lecteurs pour le romanesque.

En réalité, nous n'étions guère plus avancés que le follicupiste d'Eberhardt, et pas seulement des journalistes..

Aux Chamblandes, l'enquête n'avait guère progressé. Des témoins disséminés le long de la route de Vevey avaient bien vu une voiture bernoise passer à toute vitesse vers minuit, puis revenir à la même allure peu après. Vérification fut faite: des traces de pneu marquaient effectivement le trottoir du pont sur la Paudèze, un peu plus loin que le lieu de la découverte du cadavre. Comme le modus operandi, l'abandon de l'arme en pièces détachées, cette fuite donnait une impression d'emballement, comme si les tueurs avaient été dépassés par les événements.

prouvaient ses propres convictions. Potterat interrogeait

- Vous prétendez avoir entendu un bruit, pas?
- Oui, des coups de feu, comme au stand
- Deux-trois, guère plus - Voua. six.
- Ah, vous croyez? s'étonna la voisine.
- aura tout vidé

- des tirs de pistolet. Il s'agit peut-être d'autre chose..
- nais, moi, les mamies du coin, elles feraient pas la différence entre le bruit du tire-bouchon et celui d'un obusier.

- nuit, je dirais. Et puis, un rien plus tard, les coups de feu et le grand boucan qui est venu du pont.
- Un coup de freins, puis un choc, comme si une voiture avait heurté le trottoir. Une assez grosse voiture.

Walther Not

Traduit de l'allemand et présenté par Cédric Suillot

Sixième épisode



La Mouette, Pully,

- C'est juste, et puis après?
- Plus rien, la voiture a dû repartir.
- C'est encore juste.
- J'ai cru entendre des cris aussi. Quelque chose comme «Dépêche-toi, crétin!», puis «Imbécile, andouille!», et des mots plus grossiers encore qui venaient d'une autre voix.
- C'était du français, pas du schtaubirne? Excuse-moi, Walti... ajouta-t-il, tirant la langue dans ma direction avec un clin d'œil.
- Vous savez comment on dit «andouille» en allemand ou dans une autre langue, vous?

Potterat ne savait pas.

Une fois de plus, il apparaissait que les tueurs s'étaient affolés, mais de quelle apparition soudaine? De quel imprévu? La chaleur de l'après-midi était à son plus haut point, le lac nous renvoyait une lumière blanche qui forçait à cligner des yeux. L'inspecteur à la panse rebondie me traîna au fond d'une pinte, là où le soleil ne nous atteindrait jamais. C'était l'heure du goûter, et il commanda une double croûte au fromage, avec un œuf au plat «pour faire joli»

- On va piquer cinq décis de lavaux, pour se réhydrater après toutes ces batoilles, pas.

Il m'expliqua ensuite qu'il y avait bien réfléchi, et que le commandant faisait fausse route.

- Tu comprends, une exécution politique à Paris ou à Berlin, je dis pas. Mais au lieu-dit les Chamblandes, commune de Pully, ça ne tient pas debout! Gremillette prend ses désirs pour la réalité et mobilise toute la Sourdine pour pas grand-chose. Si fait, moi je te dis, cette histoire, c'est un règlement de comptes entre trafiquants de vas-tu-là ou entre marchands d'opioume, tous avec des faux noms et du pognon plein les poches. D'ailleurs, je te fiche mon billet qu'on en entendra bientôt plus parler!

À ce moment de la conversation, l'inspecteur Mury nous interrompit pour nous rapporter un message de la police bernoise:

– La cliente qui a loué la Chevrolet a téléphoné au garage pour savoir si on avait ramené la voiture. Elle a promis de

Pully, dimanche 5 septembre 1937, 17h00

Selon ses déclarations, Max Dumoulin, l'employé des magnats du cacao qui avait découvert le corps, avait vu de la lumière devant une maison du village et un cavalier au trot au début de l'avenue. On cherchait encore l'équidé et son maître, mais il avait été facile de retrouver la terrasse

Sur le chambranle en pierre de la maison se lisait une inscription gravée en lettres capitales: «La Mouette». Je n'ai jamais su pourquoi cette bâtisse collée aux autres portait ce nom, mais il est certain que ce palmipède bruyant évoque pour certains le départ vers de lointains ports, l'odeur de la marée et des harengs en caque. Avec un peu de brume ou beaucoup d'alcool, le lac Léman peut passer pour un bras de mer, et cet oiseau suggérer le goût du large, appeler à larguer les amarres. En fait, la mouette n'est pas vraiment un oiseau migrateur: il reste le plus souvent sur place, et ses plus lointaines expéditions consistent à aller marauder en ville quand les rives du lac sont trop froides. L'oiseau de légende se révèle banalement sédentaire: l'invitation au voyage n'était qu'une illusion de plus.

Potterat m'avait averti: nous étions chez le grand écrivain, le fameux poète local, qui avait récemment reçu plusieurs prix qui le prouvaient. L'Université venait même de lui donner quelque chose comme son diplôme d'auteur célèbre, en même temps qu'elle honorait Benito Mussolini (1).

Respect et prudence, énonça l'obèse en levant le doigt. Il frappa. Madame répondit, grande, sévère; on devinait qu'elle avait dû être belle et joyeuse.

Il fallait traverser le long couloir de la cave, à l'odeur de pommes et de terre, pour parvenir au jardin, où prospérait parmi les cyprès un cognassier, avec ses énormes fruits jaunasses, immangeables mais abondants. Des buis dessinaient au ras du sol un motif géométrique, comme un labyrinthe pour fouines et belettes. Sur le cordeau tendu entre deux arbres, du linge séchait: les calecons longs du poète, comme des asticots racornis. La terrasse offrait une large vue sur le lac et, plus proche, sur la route de Vevey. On pouvait y détailler les voitures et les passants. Un curieux chuintement attira notre attention, et nous fit nous re-

Jacques-Clément Grognuz était derrière nous. Un œil unique nous regardait, l'autre restait obstinément fermé à cause du mégot de cigarette, qui n'en finissait pas de se consumer sous l'interminable moustache. On eût plutôt dit que l'œil plissé aspirait la fumée, avec un petit bruit de succion régulier. Enveloppé d'une couverture militaire, il avait le teint peu frais, le grand écrivain, comme une vieille chouette, surprise par l'aube, clignant des yeux et se drapant dans ses ailes

– Femme, range la lessive qui traîne sur le banc!

Pas de réplique, pas de soupir, à peine un léger mouve-ment des épaules, et Madame s'exécuta. Potterat, intimidé comme je ne l'avais jamais vu, tenta de justifier sa présence devant le cyclope des Lettres, qui était beaucoup plus grand que lui.

Police de sûreté, inspecteur Potterat. On s'ex.

Le deuxième œil s'était enfin ouvert, Grognuz éteignit son mégot sur son talon.

- ...cuse de vous opportuner, mais c'est qu'un quidam n'a rien trouvé de mieux que de venir se faire trucider sous vos fenêtres hier vers minuit, pas.
- Comme c'est intéressant, ah ça! voilà du nouveau! Venez donc dans mon bureau, ces messieurs de la Secrète. Un crime à Pully, ah mais... Rentrons, la température baisse, puis elle descend, et enfin la froidure vient.

Au rez-de-chaussée, donnant directement sur la terrasse, la pièce était sombre, basse de plafond, avec un poêle au milieu. Une petite table chargée de manuscrits, de cahiers et de photos de famille était placée devant la fenêtre à barreaux. Pendue au mur près de l'entrée, une vieille gourde de pâtre en sapin témoignait de l'ancienneté du problème de la soif au pays des bergers. Dans un coin, envahi de livres et de revues qui formaient des colonnes à l'équilibre instable, un vieux canapé s'effondrait sous un patchwork

Nous lui demandâmes si c'était bien sa terrasse qui était restée éclairée la veille. Il confirma: il avait passé la soirée dans son jardin, à la lueur d'un lampe-tempête, à se demander si la nuit allait durer plusieurs mois -un de ses prochains romans, je l'ai su plus tard. Une accumulation de bouteilles vides dans un coin de la pièce témoignait que ces réflexions avaient été accompagnées de quelques libations. Potterat, mal à l'aise, semblait pressé d'en finir:

- Nous aurons vite fait, pas. Avez-vous vu ou entendu quelque chose aux alentours de minuit?

– On a entendu des bruits, que ça aurait pu être une algarade, ou même une chamaillée de bouèbes, mais que c'était pas ça, parce que plus feutré. Ou alors comme un feulement de taupe en colère. Ça y ressemblait, mais on n'y

était pas, de là où ce qu'on était, on ne pouvait pas savoir. Ma maîtrise du français était loin d'être parfaite, mais je me croyais capable de distinguer le sens général de toutes conversations qui m'entouraient. Sauf depuis quelques iutes. De quoi, de qui parlait-il? L'emploi que faisait gnuz du pronom «on» me paraissait particulièrement cur. Je lui en fis part:

Je n'ai pas bien compris : étiez-vous seul?

Sous sa couverture militaire, Jacques-Clément Grognuz frémit.

(à suivre)

Le dictateur italien reçut en janvier 1937 le titre de «docteur ès ciences sociales et politiques» de l'Université de Lausanne «pour voir conçu et réalisé dans sa patrie une organisation sociale qui a nrichi la science sociologique et qui laissera dans l'histoire une trace vrofonde.» (N.d.T) **OCTOBRE 2000**

Roman-feuilleton Le cadavre d'un homme abattu par balles a été dé-Le calme plat

Pully, dimanche 5 septembre 1937, 15h00

le limier ne dort plus, ne mange plus.»

pincer avant d'avoir passé la frontière protectrice. Il y a des secrets si énormes qu'il vaut mieux parfois les étouffer...» Frétillant à l'idée de se trouver «sur les lieux du crime», le jeune reporter à lunettes du quotidien local avait couru d'un policier à un autre, commençant chaque question par «Vous confirmez donc que...», alors même qu'il inventait largement les propos qui suivaient. Le commandant Bataillard se méfiait de longue date de la presse et avait donné des consignes de laconisme. Mais rien n'aurait pu tempérer l'ardeur de l'enquêteur de papier, qui imaginait mille intrigues simultanément, négligeait nos incertitudes et vo-

laire. Nous savions tout juste qu'une certaine Gertrude Schüpbach, célibataire vivant à Rome, venue à Lausanne en compagnie du dénommé Rossi, «commercant français» avait rencontré la victime dans l'après-midi, et lui avait donné rendez-vous pour le soir. Selon toute vraisemblance, Eberhardt s'était battu avec la femme avant d'être exécuté. Personnellement, j'aurais encore ajouté que nous n'étions pas seuls à enquêter: il y avait beaucoup de monde sur la

À sa manière, qui consistait à vérifier si les témoins apune voisine de la villa:

- Combien?

- Pardine! il avait six balles dans le chargeur. Le pinglet

Intrigué, je tirai les cent cinquante kilos du moustachu à

- Elle a parlé de bruits «comme au stand», ce ne sont pas
- Walti, tu es bien gentil, mais bringue pas: je les con-
- Il retourna vers la ménagère pulliérane.
- Et ce tredon alors, quelle heure était-y? - Oh ça, les portières de la voiture ont dû claquer vers mi-
- ·Bon, ça concorde. Et il était comment, ce grand boucan?



